

“ Un barrage contre le Pacifique” de Marguerite Duras

Indiquez dans la case quel est le thème ou les thèmes dont ces extraits nous parlent.

THÈME:

Extraits 9:

« Suzanne espérait. Un jour un homme s’arrêterait, peut-être, pourquoi pas ? parce qu’il l’aurait aperçue près du pont. Il se pourrait qu’elle lui plaise et qu’il lui propose de l’emmener à la ville. [...] Joseph aussi attendait une auto qui s’arrêterait devant le bungalow. Celle-là serait conduite par une femme blond platine qui fumerait des 555 et qui serait fardée.

Marguerite Duras, Un barrage contre le Pacifique, Gallimard, 1950, page 18

[...] « Et lorsqu’il avait fait jouer tous ses disques et qu’il déclarait invariablement : « Je me demande ce qu’on fait dans ce bled », elle l’approuvait pleinement, même si la mère gueulait. Avec Ramona, c’était inévitable, l’espoir que les autos qui devaient les emmener loin, ne tarderaient plus à s’arrêter, devenait plus vivace. »

(B. page 60)

« Un jour Suzanne quitterait la plaine et la mère en même temps. Elle regarda M. Jo. Peut-être que ce serait quand même avec celui-là, parce qu’elle était si pauvre et que la plaine était si loin de toutes les villes où se trouvaient les hommes » (B. page 91)

[...] « Ce mariage était nécessaire, disait-elle. Il était même leur seule chance de sortir de la plaine. »

(B. page 106)

[...] « Il n’y avait pas deux façons pour une fille, d’apprendre à quitter sa mère »

[...] « Il était préférable pour lui et pour Suzanne, que la mère meurt. » « Tant qu’il saurait la mère vivante il ne pourrait d’ailleurs rien faire de bon dans la vie, rien entreprendre »

Marguerite Duras, Un barrage contre le Pacifique, Gallimard, 1950, page 281

«Pour Suzanne comme pour Joseph, aller chaque soir au cinéma, c'était, avec la circulation en automobile, une des formes que pouvait prendre le bonheur humain. En somme, tout ce qui portait, tout ce qui vous portait, soit l'âme, soit le corps, que ce soit par les routes ou dans les rêves de l'écran plus vrais que la vie, tout ce qui pouvait donner l'espoir de vivre en vitesse la lente révolution de l'adolescence, c'était le bonheur. Les deux ou trois fois qu'ils étaient allés à la ville ils avaient passé leurs journées presque entières au cinéma et ils parlaient encore des films qu'ils avaient vus avec autant de précision que s'il fût agi de souvenirs de choses réelles qu'ils auraient vécues ensemble.» (B. pages 122-123)

« Suzanne était dans les cinémas du haut quartier. Après le déjeuner elle quittait l'hôtel et se rendait directement dans un premier cinéma. Ensuite dans un second cinéma. Il y en avait cinq dans la ville et les programmes changeaient souvent. Carmen comprenait qu'on aime le cinéma, et lui donnait de l'argent pour qu'elle y aille autant qu'il lui plairait. Il n'y avait pas tellement de différence, prétendait elle en souriant, entre ses sorties le long du fleuve et celles de Suzanne dans les cinémas. Avant de faire l'amour vraiment, on le fait d'abord au cinéma. Le grand mérite du cinéma c'était d'en donner envie aux filles et aux garçons et de les rendre impatients de fuir leur famille. Et il fallait avant tout se débarrasser de sa famille quand c'était vraiment une famille» (B.page 199)

[...] « la seule humanité qu'elle osait affronter était celle, mirobolante, rassurante, des écrans » (B.page 201)

« à force de voir tant de de films, tant de gens s'aimer, tant de départs, tant d'enlacements, tant d'embrassements définitifs, tant de solutions, tant de prédestinations, tant de délaissements cruels, certes, mais inévitables, fatals, ce que Suzanne aurait voulu c'était quitter la mère. » (B.page 203)

«C'était là, seulement, devant l'écran que ça devenait simple. D'être ensemble avec un inconnu devant une même image vous donnait l'envie de l'inconnu. L'impossible devenait à portée de la main, les empêchements s'aplanissaient et devenaient imaginaires»

Marguerite Duras, Un barrage contre le Pacifique, Gallimard, 1950, page 223.